

Lausanne d'autrefois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 38

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222774>

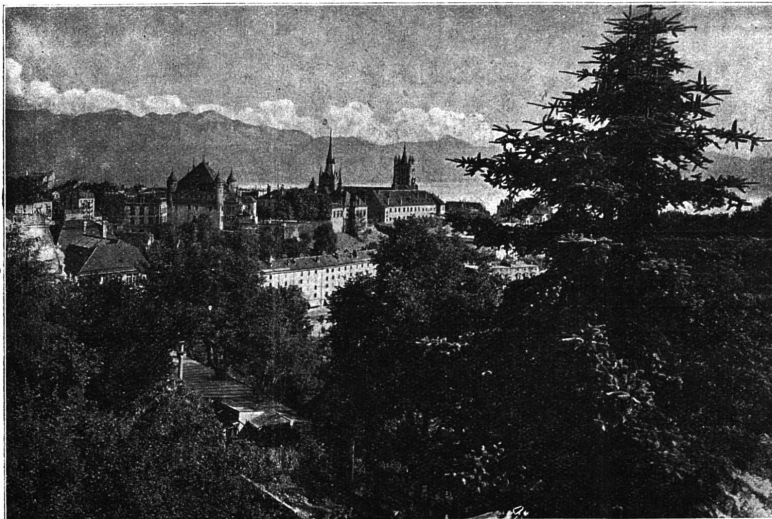
Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LAUSANNE D'AUTREFOIS



La Cité, vue prise d'une des maisons du haut de l'avenue Louis Vulliemin ou de la route du Signal. Postérieure à 1902. La porte St-Maire a fait place au bâtiment de l'Ecole de chimie. De plus, l'Ecole de la Barre est déjà construite, or elle date de 1902. Le grand conifère de droite fait un fort joli cadre à cette vue classique de la Cité.

s'exercer sur la tunique du coupable. Les tambours battirent aux champs et les clairons sonnèrent « la casquette ». Et, quand ce fut fini, plus d'un spectateur exprima cette opinion qui était celle du public en général : « Dommage ! un si bon carabinier, qui avait un si bel avenir à la pompe ! »

En ce temps-là, les pompiers formaient une société dans le genre de la chorale ou de la fanfare. Le service du feu était accompli par des volontaires. Une discipline élastique y régnait. C'est pourquoi personne ne prit l'évènement au tragique. Le héros de l'aventure fut même, depuis, élu conseiller communal, fonction dont il s'acquitta, du reste, au plus près de sa conscience.

A. Mex.

Logique. — Comment ! vous me dites que vous n'êtes jamais fatigué, et je vous trouve en train de vous reposer ?

— Mais, patron, si je ne me reposais pas, je serais fatigué comme les autres.

QUAND J'ÉTAIS DANS LA PEAU DE L'OURS

LES chefs ont eu cent fois tort de me venir à mon tir militaire au moment même où nos champions revenaient victorieux de Stockholm.

Cela pouvait prêter à des malentendus.

Il régnait au stand une atmosphère à la fois lourde et grisante, et je n'étais pas sûr, en arrivant, de ne point prendre part à des compétitions mondiales.

Autour des tireurs, des gens appréciaient froidement les coups, sans cacher leur dépit ou leur admiration.

Les récents succès de nos « as » étaient commentés avec passion, et c'est à la minute où des connaisseurs s'entretenaient à mes côtés de la visibilité, des moyens subtils de lâcher la gâchette et d'immobiliser le canon, que je m'allongeai sur la planche, un œil ouvert sur l'horizon brumeux.

Alors je me demandai sérieusement comment on charge une culasse et dans ma précipitation c'est à l'envers que j'enfonçai les balles.

Un murmure assez désobligeant s'élevait à la ronde.

Un gamin de douze ans, qui trônait à ma droite, en qualité de secrétaire éclata de rire et me rappela les leçons de l'école de recrues.

Je me frappai le front d'un doigt fiévreux, puis je me mis en position.

On m'examinait avec curiosité.

— Regardez comme il tient son fusil, dit un quidam sur un ton malveillant.

Immédiatement je retournai mon arme afin de diriger le canon en avant et, sans trembler, d'un geste habile et doux, je pressai graduellement sur la détente.

Je voyais mal. La cible avait l'air de s'étendre et de se gondoler.

Elle n'était, d'ailleurs pas la seule, et les spectateurs se gondolaient bien davantage.

L'un d'eux murmura bêtement :

— Voyez, il a oublié de tourner l'anneau.

L'animal avait raison ; j'avais oublié de tourner l'anneau. Quelque peu confus, je réparai ma faute.

Maintenant, tout allait bien, et j'étais prêt à me distinguer.

Mais en attendant de me distinguer, je ne distinguais absolument rien.

Soudain, un officier me saisit désespérément le bras et dans un appel strident :

— Arrêtez ! hurlait-il, vous n'avez pas enlevé votre couvre-canon !

C'était vrai : je n'avais pas enlevé mon couvre-canon.

— Nom de nom, fis-je avec bonhomie, on n'est pas plus distrait !

Bientôt, j'avais retrouvé mon sang-froid, et la crose sous le bras, je me mis en devoir de viser.

— Mettez donc votre crose à l'épaule, insinua l'un des spectateurs.

— Vous croyez ? dis-je en m'exécutant et de nouveau je me trouvais face à la tranchée.

Le coup partit au moment où je fermais les yeux. La cible tomba, puis se releva, tandis qu'un silence angoissant succédait à la détonation.

Les secondes passèrent. Le marqueur était muet dans la terre.

— Il a de la peine à trouver le trou, dit un jeune homme au regard triste.

Tout à coup, la palette rouge et blanche, celle qui sert à indiquer le maximum des points, émergea du sol. Mon cœur battait comme au temps de mon premier émoi.

La palette inscrivit sur l'horizon un arc de cercle impressionnant, de gauche à droite et de droite à gauche, et disparut dans l'abîme.

— Pendule ! énonça tranquillement le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire.

Je m'étais trompé de cible !

Le coup suivant fut un quatre imprévu, décisif et superbe : c'était le voisin qui s'était trompé de cible... Enfin, je parvins non sans peine à terminer honorablement mon tir couché et mon tir à genou. Mais, il n'y avait plus un chat pour m'encourager, car on avait compris que je n'étais pas un professionnel. J'allais me retirer, quand un

monsieur très bien me fit observer que je devais tirer debout.

Alors je sautai sur mes pieds.

Un cri rauque, électrique, inhumain, déchira l'air, un de ces cris qui vous font froid dans le dos : en sautant sur mes pieds, j'avais aussi sauté sur ceux du seul spectateur que ma piteuse exhibition n'avait pas chassé.

Il me traita de crétin, d'imbécile et d'animal, mais il s'en excusa quand je lui répondis que je partageais pleinement son avis.

Cet homme était la contradiction même.

A présent, l'arme en joue et les pieds écartés, j'avais l'impression d'arroser la cible avec mon fusil que je tenais vacillant au bout de mon bras.

* * *

Des passants s'arrêtaient, curieux, l'œil critique, un sourire amusé sur les lèvres.

Enervé de leur présence et las de l'exercice, en amateur je lâchai ma balle au hasard.

— Quatre ! J'avais attrapé le quatre, et je n'en revenais pas.

Les spectateurs accouraient de partout et se transmettaient la nouvelle avec admiration, discutant ma victoire et s'extasiant sur la façon vraiment originale avec laquelle j'obtenais un parfait résultat.

Tout un attroupement se formait autour de moi. Sans perdre un instant, je soulevai mon fusil et je pressai sur la détente, avec le secret désir d'en finir au plus vite et de griller mes six cartouches.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir la palette immobilisée au milieu de la cible et m'indiquer encore un quatre !

Cette fois, l'enthousiasme était à son comble. Une rumeur grandissait, flatteuse et caressante, emportant au loin l'écho de mon exploit. Le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire en bavait de contentement.

Les tireurs abandonnaient leur poste et, conviant leurs amis à les suivre, ils se massaient dans mon box.

— Vous remarquerez, dit l'un, comme il tire avec rapidité, tout en promenant le canon de son fusil à l'aventure.

En effet, je tremblais de la tête aux pieds et mon arme était en perpétuel mouvement.

— Il semble impossible, en ces conditions, ma mottait un officier, de faire un quatre.

On lui répondit par un sourire apitoyé que je les lui avais aussi facilement que des œufs dans un panier. D'ailleurs, il pourrait le constater tout à l'heure.

Deux cents tireurs suivaient mon geste, attendant que la balle, après une trajectoire émouvante, allât se perdre au milieu de la cible.

Or, j'étais plutôt mal à l'aise.

Je prenais conscience de ma valeur et je craignais de déchoir aux yeux de mes admirateurs. Mais plus je m'appliquais à triompher, plus mon fusil s'agitait dans mes doigts.

Un loustic jugeait en m'examinant de près, que les champions n'employaient pas des procédés communs pour obtenir une victoire et que leur tremblement serait préjudiciable à d'autres...

Au bout d'une minute ou deux, je reposai mon arme. Il ne fallait pas gâcher ma chance et je respirai profondément.

Un reporter en profita pour m'interviewer. Quand il apprit que je ne revenais point tout droit de Stockholm, il s'indigna avec l'assistance entière et chacun blâma les comitards de laisser dans l'ombre un aussi bon tireur.

— Nous allons, me déclara le journaliste avec autorité, mener une campagne en votre faveur. Vous avez le cran d'un champion et nous allons nous occuper sans répit à vous rendre universellement célèbre.

Il me semblait que j'étais dans la peau de l'ours qu'on avait tué d'avance et j'aurais voulu sincèrement en sortir, mais le moyen de décevoir ces gens qui m'acclamaient en chœur ?

— Je vous promets de m'intéresser à vos exploits et d'en parler en haut lieu surenchérissant un colonel qui m'invita cordialement à dîner. Comment vous appelez-vous ?

Quand j'eus dit mon nom :